



Charl'Infos

Le journal du congrès de Clermont-Ferrand

Tiré à part - n° 2 - Samedi 2 juin 2012

Retrouvez les interviews
des intervenants des forums du
congrès de Clermont-Ferrand :
**“Heureux à l'école une idée folle ?
Inventons l'école de demain”.**

**Une journée
de forums**




apel

Le plaisir et l'ennui à l'école

Ciné-philo avec **Ollivier Pourriol**, enseignant, philosophe, chroniqueur.

3 questions à... Ollivier Pourriol

Pourquoi l'école génère-telle tant d'ennui chez les élèves ?

Pourquoi n'accepte-t-on plus l'idée que l'on puisse s'ennuyer en classe ? L'école n'est pas faite pour que l'on s'y amuse – excepté dans les petites classes –, et l'ennui a des vertus pédagogiques. L'observation, la répétition, l'imitation sont indispensables aux apprentissages. Il faut revaloriser cette dimension, apparemment mécanique de l'enseignement, mais en adoptant d'autres méthodes. Ne perdons pas de vue que l'école constitue un sas entre le confort de la famille et l'hostilité de la société, et que pour être en mesure de s'adapter, pour devenir pleinement humain, l'enfant doit passer par ces phases. On peut s'ennuyer et apprendre. Avant de pouvoir participer à une compétition, le sportif a besoin de s'entraîner, de répéter les mêmes gestes.

L'école ne serait donc pas faite pour rendre les élèves heureux ?

Il ne faut pas confondre satisfaction immédiate du désir et bonheur de travailler. Le problème ne vient pas du travail que l'on demande aux élèves, mais plutôt du fait que celui qui initie est également celui qui évalue. L'enseignant doit être un professeur de liberté, faire sortir de la famille, or, c'est lui également qui sanctionne. D'où la perte de confiance des élèves. Pour reprendre l'exemple du sport, ce n'est pas l'entraîneur qui sanctionne,



c'est l'adversaire ! Il y a donc une révolution culturelle qu'il faut opérer à l'école, en séparant l'initiation de l'évaluation.

Quels sont les autres leviers de changement ?

Tout est question de relation entre le professeur et ses élèves, mais aussi de méthode pédagogique. On peut, par exemple, utiliser le cinéma dans un cours : c'est un outil formidable, notamment parce qu'il supprime la relation hiérarchique et la question de l'autorité. Mais surtout, il faut veiller à ne pas briser l'audace par l'humiliation.

L'avis de... Bruno Hourst

Chercheur en pédagogies nouvelles

Comment expliquez-vous que tant d'élèves soient démotivés par l'école et se retrouvent en situation d'échec ?

Le grand problème de l'école, c'est le manque de bon sens ! On ne met pas un enfant, naturellement débordant d'énergie, assis à une table sept heures par jour ! L'être humain est fait pour apprendre, c'est une nécessité vitale. Un tout petit a des capacités extraordinaires. Or, après quelques années de scolarité, cet élan est brisé parce qu'on oublie de prendre en compte et de respecter l'enfant tel qu'il est, qu'on lui impose des méthodes pédagogiques inadaptées. L'école stimule principalement les intelligences linguistique et mathématique, alors qu'il en existe bien d'autres ! Certains apprennent facilement grâce à la musique, d'autres sont plus à l'aise en se déplaçant dans l'espace, d'autres encore retiennent en se constituant des images mentales...

Tenir compte de ces spécificités impliquerait donc une révolution pédagogique ?

Il ne s'agit pas tant de révolution que d'évolution. Tout est question de changement de regard : si, au lieu de considérer un élève bavard comme dérangeant, l'enseignant valorise cette intelligence relationnelle et la sollicite, il y a fort à pa-



rier qu'il n'y aura plus aucun problème. En sensibilisant les enseignants à la diversité des intelligences, on leur donne les moyens de faire autrement, on libère leur créativité et on les remotive, car les résultats sont étonnants.

De leur côté, que peuvent faire les parents ?

Il est utile d'aider son enfant à identifier son type d'intelligence : c'est un grand soulagement de comprendre qu'on ne fonctionne pas tous de la même façon. Ensuite, il faut s'y adapter : mettre en scène une leçon d'histoire pour la lui faire retenir, dessiner au sol une figure géométrique et l'amener à se déplacer autour ... Le temps des devoirs peut ainsi devenir un moment de grande complicité !

Apprentissage et confiance en soi

Conférence à deux voix entre **Hans Henrik Knoop**, chercheur danois, spécialiste de la psychologie positive et **Daniel Favre**, enseignant-chercheur.

3 questions à... Hans Henrik Knoop

L'OCDE dit que les enfants danois sont plus heureux à l'école que les enfants français. Pourquoi ?

La psychologie positive, en tant que champ de recherches, n'est pas plus vieille au Danemark qu'ailleurs, le concept a été formulé il y a 12 ans. Cependant, la culture danoise semble bien plus propice à l'éclosion des avantages annoncés par la psychologie positive. Par exemple, le Danemark a une politique très forte de promotion de l'autonomie personnelle, des habitudes de communication plutôt informelles, une société marquée par une grande équité économique, un très fort pourcentage de connections internet chez les particuliers, les gens ont une grande confiance en leur société, marquée par très peu d'affaires de corruption, et enfin, une réelle dynamique de créativité et de bien être matériel.

Vos enseignants sont-ils formés à faciliter des conditions de bien-être dans les apprentissages ?

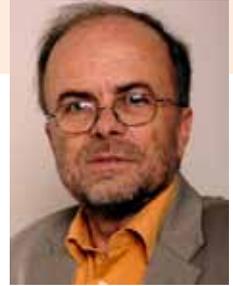
Un réel intérêt politique et professionnel se manifeste à ce sujet. Je ne peux dire combien d'heures sont consacrées à ce sujet-là durant le cursus de formation des enseignants – il s'agit bien plus d'une incitation à ce que tous les enseignants prennent cette donnée en considération dans toute action qu'ils mènent. La formation des enseignants

est de 240 ECTS (*European credits transfert system* - système européen de transfert et d'accumulation de crédit). Cela correspond à quatre années où alternent des savoirs disciplinaires, des cours de pédagogie, de psychologie, de la didactique et des stages pratiques.



Si vous aviez à donner un conseil aux parents français, que leur recommanderiez-vous de ne pas faire et... de privilégier ?

Ma recommandation est de vous assurer, premièrement, que chaque enfant fasse l'expérience de la réussite afin qu'il sente que ça vaut la peine de faire des efforts pour relever des défis. Deuxièmement, que le lien qui relie chaque enfant aux autres soit fait de respect et d'admiration, car chaque enfant est unique et ses contributions le sont également. Et troisièmement, que chaque enfant se sente autonome dans sa prise de décisions, dans ses apprentissages, et dans ses efforts créatifs. J'encourage tout un chacun à réaliser combien l'autodiscipline (= le sens de l'effort) en vue d'atteindre un but qui fasse sens à vos yeux est source de motivation et permet de continuer à apprendre, alors que l'autodiscipline sans but ne fait que saper la motivation personnelle.



3 questions à... Daniel Favre

Encouragements et félicitations sont-ils suffisants pour motiver les élèves ?

Pour encourager ses enfants à s'engager sur le chemin de l'apprentissage et à réussir, tout est bon. J'attire seulement l'attention sur le dosage et l'équilibre à préserver pour que ces motivations d'origine extérieure (les parents ou les enseignants, par exemple) ne masquent pas aux jeunes leur motivation interne. Elle est évidente chez le jeune enfant qui cherche à comprendre et à explorer et qui semble aimanté par la nouveauté, puis elle diminue et semble presque disparaître par la suite. Peu d'adolescents sont prêts aujourd'hui à faire des efforts pour réussir un apprentissage, si leur travail n'est pas noté ou si on ne l'a pas rendu obligatoire.

Le moteur de la motivation, c'est la motivation de sécurisation. C'est-à-dire le besoin d'être accepté tel que l'on est, désiré, considéré comme une personne, un sujet en devenir... C'est le plus beau cadeau que l'on puisse faire à ses enfants. Grâce à cela, ils peuvent se sentir en sécurité et prendre le risque de l'apprentissage, supporter la frustration de ne pas savoir tout de suite... bref grandir. L'éducateur aura soin ensuite de faire un pas en arrière, chaque fois que le jeune sera apte à faire un pas en avant. Cette frustration adaptée, cet effacement progressif de l'adulte est un appel à la montée en puissance de la motivation d'innovation.

Comment les parents peuvent-ils développer le moteur interne ?

L'adulte ne peut pas agir directement sur ce système de motivation, c'est une dimension de son enfant qui lui échappe et qui fait de ce jeune en devenir un sujet potentiel, mais il peut stimuler sa curiosité, poser des devinettes, des énigmes, privilégier les questions plutôt que les réponses, en général ses propres réponses !

A contrario, on peut cesser de démotiver l'enfant en arrêtant de lui faire penser qu'il n'est pas à la hauteur, que ce n'est

même pas la peine d'essayer. Ce n'est pas la même chose de lui demander ce qu'il faut faire, pour devenir pilote d'hélicoptères que de lui rétorquer, parce qu'on est soi-même déçu par ses résultats : « *Si tu crois que c'est avec ces notes en maths que tu vas piloter un jour un hélicoptère* » !

Que faire face à un enfant "démotivé" ?

Il est persuadé de ne pas avoir les qualités requises pour réussir et, de ce fait, il essaye de moins en moins, ce qui aggrave la situation. Si, parents ou enseignants se représentent les jeunes comme animés par un seul système de motivation, alors le problème peut paraître insoluble, le jeune est motivé ou il ne l'est pas, et l'usage des "carottes" et des "bâtons" constitue un arsenal assez limité pour motiver un jeune.

En revanche, si on se représente ce jeune, comme chacun d'entre nous d'ailleurs, avec trois systèmes de motivation, on peut agir à trois niveaux :

- en lui permettant de se sentir en sécurité et accepté, en particulier dans les périodes de crise ou d'apprentissage où il est naturellement plus vulnérable (motivation de sécurisation) ;

- en sollicitant chez lui la curiosité, l'étonnement... Aristophane disait :

« *Enseigner, ce n'est pas remplir un vase, c'est allumer un feu !* » (motivation d'innovation) ;

- en ne tombant pas dans les pièges de sa motivation d'addiction et surtout en cessant de renforcer ses programmes étrangers.

Motivation, qui tire les ficelles ?

Conférence à deux voix entre **Gervais Sirois**, du Centre d'études et de développement de pédagogie (Canada), et **Brigitte Prot**, psychopédagogue, formatrice et enseignante.

3 questions à... Gervais Sirois

Quelles sont les ficelles de la motivation pour un enfant ?

La motivation se fait en lien avec l'image de soi, le fait de relever des défis, de se sentir capable de réussir. Il faut créer des systèmes pédagogiques, qui mettront l'enfant en condition de réussir, car la réussite est un facteur de motivation. Il existe de nombreuses approches alternatives qui permettent de développer ce sentiment, notamment celle des intelligences multiples (*voir 3 questions à Bruno Hourst*). Chaque individu a en lui plusieurs sortes d'intelligences (intelligence verbale, corporelle, logico-mathématique...) pour lesquelles il a une plus ou moins grande compétence.

En partant de ses habilités naturelles, l'enseignant peut amener l'élève vers la réussite et ensuite le conduire à développer d'autres capacités, d'autres formes d'intelligences.

Pourquoi l'enfant peut-il perdre cette motivation ?

L'école fait souvent perdre le goût d'apprendre aux élèves, car elle se focalise trop sur les programmes et l'enseignement alors qu'il serait pourtant intéressant de partir de là où en est le jeune dans ses apprentissages. Il faut donner à l'enfant l'envie de relever un défi.



Comment, nous, parents pouvons-nous faire pour que l'enfant renoue avec la motivation d'apprendre ?

Pour que l'élève ait le désir d'apprendre, il faut qu'il ait un entourage propice. Comme dans un potager, pour avoir une bonne récolte, il faut arroser, mettre de l'engrais, désherber... Pour le jeune, c'est la même chose. Il faut essayer d'éliminer l'anxiété et la peur, faire en sorte que l'enfant retrouve une fierté personnelle. Vous pouvez essayer de connaître les forces et les faiblesses de votre enfant, et l'aider à développer sa capacité à lever ses blocages en rebâtissant sa confiance en lui.

Il est utile d'aller voir un enseignant qui peut vous éclairer sur ses faiblesses et ses capacités et vous dira où en est l'enfant dans ses apprentissages.

Il est important aussi de laisser l'enfant désirer par lui-même et de ne pas faire tout à sa place.

3 questions à... Brigitte Prot

Comment l'enfant évolue-t-il, des premiers pleurs de maternelle à une plus grande anxiété, voire une phobie scolaire ?

On ne parlerait pas de phobie scolaire, si les adultes repéraient au plus tôt l'anxiété de l'enfant. Il faut essayer de comprendre ce qui fait peur à l'enfant, au-delà du « *je n'aime pas l'école* ». Les adultes doivent creuser cette phrase. Et pour cela parents et enseignants doivent coopérer : faire de la coéducation.

Quels signaux doivent alerter les parents ?

Différents signes sont à prendre au sérieux. L'enfant qui se tait anormalement quand on lui parle de l'école ou bien qui part de la pièce. Celui qui est souvent irritable, même dans des moments qui ne touchent pas à l'école et que l'on sent crispé et peu disponible. Quand le temps des devoirs est un moment pénible, ponctué de cris et de larmes. Quand l'enfant perd ses affaires fréquemment. Et puis viennent les signes somatiques : maux de ventre, de tête, etc. Les adultes doivent se montrer attentifs quand ces attitudes se manifestent de façon récurrente.



Comment se comporter, pour éviter une trop grande appréhension de l'école ?

Les parents doivent avoir un rapport à l'école clarifié, car du vécu de l'adulte va dépendre l'attitude de l'enfant. De quelle façon se représentent-ils l'école ? L'école va-t-elle de soi ou est-ce un problème ? Comment le sujet de l'école est-il abordé à la maison ? Est-il dans toutes les conversations ? Les résultats scolaires sont-ils souvent évoqués ?

L'école doit être un sujet de dialogue comme un autre. Et elle ne doit pas apparaître comme focalisant toute l'énergie des adultes. L'enfant a besoin d'être vu comme un enfant et pas uniquement comme un élève. Il faut éviter de projeter l'enfant trop loin dans son avenir. Il est important de respecter ses rythmes d'apprentissages. L'enfant, tout en étant encadré, doit pouvoir respirer et avoir accès à l'insouciance.

Décroché ? Raccroché !!

Conférence à deux voix entre **Nicole Delvolvé**, chercheuse en psychologie et en ergonomie scolaire, et **Danielle Desmarais**, professeur à l'École du travail social, Université du Québec.

3 questions à... Nicole Delvolvé

L'accueil des élèves, leurs conditions de travail dans les classes, les rythmes scolaires...tout cela a très peu changé. Quelles en sont les conséquences pour les enfants ?

Cela a considérablement changé au contraire ! Il y a aujourd'hui beaucoup plus de contraintes imposées aux élèves qu'il y a 30 ans. Les conditions de travail se sont dégradées, les temps choisis pour les apprentissages prennent peu en compte les rythmes de l'élève. Les emplois du temps sont trop lourds, avec des options ou des cours obligatoires à l'heure du déjeuner. Les élèves n'ont pas un seul moment de temps personnel dans leur journée scolaire : on les imagine sans limites !

Que faudrait-il changer ?

Il faut faire évoluer l'approche collective de la finalité de notre système scolaire, qui aujourd'hui ne prend pas suffisamment en compte la personne de l'élève. On estime que les élèves sont uniquement là pour apprendre. En Europe du nord ou aux Etats-Unis, par exemple, l'école accompagne le jeune dans son développement personnel et n'est pas uniquement là pour transmettre des savoirs académiques. Tant que nous ne modifierons pas notre attitude, nous ne mettrons en place que des dispositifs curatifs.

Peut-on observer, malgré tout, des amorces de changement ?

Oui, il y a des établissements qui avancent vraiment dans le respect des besoins des élèves. Cela peut être des initiatives collectives, où la direction des établissements, les enseignants, les parents, les collectivités territoriales sont partie prenante. Je pense en particulier à cette école primaire qui a réussi à mettre en place un système calme, où les choix sont souples. Pendant la journée, par exemple, les élèves ont des temps de travail en autonomie qui alternent avec des temps

de travail contraints. Ceux qui le souhaitent, parce qu'ils sont trop fatigués ou redoutent l'agitation, ont la possibilité de ne pas aller en cour de récréation. Il est fondamental en effet de respecter les âges et les rythmes cérébraux des enfants. Je me souviens de ce petit garçon, en moyenne section de maternelle, que j'ai retrouvé en pleurs, dans la cour de récréation. Comme tous les enfants nés prématurés, qui ont besoin de faire la sieste

jusqu'à 7-8 ans, il sortait d'une heure d'aide individualisée, alors qu'il avait envie de dormir ! Et pour faire évoluer les choses, les parents ont un rôle fondamental à jouer.



Oui, mais comment ?



3 questions à... Danielle Desmarais

Depuis quand le phénomène du décrochage scolaire existe-t-il ?

Il s'est développé dans un contexte de massification de l'éducation, dans les pays occidentaux, phénomène qui s'est ajouté à la fréquentation obligatoire de l'école jusqu'à 16 ans. Il y a des éléments qui contribuent à éloigner le jeune de ses études : certaines valeurs dominantes, que nous les adultes leur transmettons et que les médias relaient, telles la survalorisation de la consommation – qui pousse les jeunes au Québec et plus globalement en Amérique du nord, à chercher un emploi pour pouvoir consommer –, le leurre du succès instantané (et donc l'absence de valorisation de l'effort et de la persévérance) et, enfin, une société qui n'accorde de l'importance qu'à l'instant présent, et refuse toute projection dans l'avenir. Il importe donc de prendre une distance par rapport à certains traits caractéristiques de la vie actuelle, dans nos sociétés occidentales "développées".

Pour raccrocher ces élèves, comment peut-on s'y prendre ?

D'après une recherche menée en partenariat avec la Fondation des régions européennes pour la recherche en éducation et en formation (FREREF), nous en sommes venus à mettre en avant l'idée d'un accompagnement pluriel et concerté du raccrochage scolaire, en particulier pour les jeunes de 16 à 20 ans, inspirés par le proverbe africain : « *Il faut tout un village pour élever un enfant* ». Le premier levier, c'est le jeune lui-même, son cheminement personnel, sa réflexion sur le sens qu'il donne à la réussite scolaire. Il peut prendre conscience que la réussite peut se poursuivre dans des étapes ultérieures, dans la perspective d'une éducation tout au long de la vie. Les adultes qui l'entourent et ses pairs peuvent l'aider à faire ce cheminement. Au premier chef, bien évidemment, les enseignants et les parents. Ainsi que les intervenants sociaux qui interviennent

après du jeune à l'école ou dans le milieu communautaire (associatif). C'est d'ailleurs souvent parce que le jeune n'a pas créé de liens significatifs avec un ou des enseignants – à un moment critique de son parcours, tel l'entrée au collège, par exemple – et parce que les parents n'ont pas su ou pu soutenir le jeune dans son parcours scolaire qu'il s'est progressivement désinvesti de l'école.

À quel moment faut-il se préoccuper du décrochage ?

Le décrochage scolaire est un phénomène qui se met habituellement en place de façon progressive dans la vie et le parcours scolaire du jeune. Les jeunes en processus de décrochage scolaire peuvent éprouver des difficultés d'apprentissage et de comportement assez tôt et qui s'aggravent à l'entrée au collège, faute d'un accompagnement adéquat, mais aussi à cause de difficultés de santé mentale, que je lie volontiers, pour ma part, au dysfonctionnement familial, à la pauvreté, à la marginalité de certaines familles. Alors pourquoi l'élève se désintéresse-t-il de l'école? Une première réponse – ce n'est certes pas la seule ! – : parce que nous, les adultes, n'avons pas réussi à lui proposer des contenus qui fassent sens pour lui... À ces facteurs il faut ajouter, dans l'entourage du jeune, le manque d'encadrement en classe (ratio enseignants/élèves trop élevé), l'absence de liens significatifs avec les pairs, ou la mauvaise influence des pairs, et, plus globalement, le manque de soutien, d'aide, de valorisation. L'école doit absolument être repensée comme un milieu de vie, où l'élève se sent bien, où l'on s'intéresse à lui, où il a une place et où les parents sont des alliés de tous les acteurs du milieu scolaire.

À nouvelles technologies,

Atelier pratique avec **Françoise Maine**, coordinatrice du département éducation et responsable du développement de la culture numérique au Secrétariat général de l'Enseignement catholique.

3 questions à... Françoise Maine

Les établissements de l'Enseignement catholique sont-ils suffisamment équipés en outils numériques ?

Il est difficile de chiffrer le taux d'équipement des établissements, mais nous savons que les collèges et les lycées sont, en général, bien dotés. Le plan de développement du numérique dans les écoles rurales, initié par le gouvernement, a permis l'équipement de 600 écoles. Cet effort a été complété par les établissements et, dans certains diocèses, des actions ont été menées pour récolter des fonds pour l'équipement informatique. C'est un vrai élan qui est ainsi créé et la mobilisation de tout l'Enseignement catholique se fait autour de ces projets numériques.



Quelles sont les réactions de parents vis-vis de l'utilisation de ces outils ?

Ils sont convaincus que leur usage en classe a un effet positif sur la motivation de leurs enfants. Ils remarquent que certains outils, comme la tablette, permettent un lien riche entre la maison et l'école. En revanche, ils se posent beaucoup de questions sur d'autres outils comme les ENT

(Espaces numériques de travail) et sur la multiplication des écrans dans la vie de leurs enfants et cherchent comment poser des limites.

Ces outils entraînent-ils une transformation de l'enseignement ?

Le modèle classique de transmission des savoirs d'un enseignant face à une classe doit céder la place à un modèle beaucoup plus collectif et interactif. Les élèves apprennent aujourd'hui différemment qu'il y a une dizaine d'années. Il est intéressant de s'interroger sur ce qu'il faut leur apprendre aujourd'hui ?

Les différents outils numériques permettent de faire des cours très variés. La tablette tactile fait l'unanimité. C'est l'objet nomade emblématique de notre société et il est d'une grande simplicité d'utilisation. Les élèves qui se servent de ces technologies sont motivés et heureux de les utiliser.

nouvelle pédagogie

« Nous avons mis en place une plate-forme d'enseignement à distance »

Michel Larrory, chef d'établissement (ensemble scolaire Jean XXIII, Montigny-les Metz)



Voilà treize ans que Michel Larrory a mis en place le projet LOREAD, une plate-forme d'enseignement à distance permettant aux élèves d'étudier des matières qui ne sont pas enseignées dans leur établissement. Il revient sur les très bons résultats de ce dispositif, qui compte aujourd'hui 358 élèves et s'étend sur tout le territoire.

« Nous avons innové en proposant une autre façon de travailler. Alors qu'en classe, les élèves se trouvent en situation d'écoute passive, sur la plate-forme, ils sont obligés de produire des écrits, du son, etc. Ils travaillent de façon plus autonome et plus intensive. Contrairement à ce qu'on peut imaginer, la relation qu'ils entretiennent avec leurs professeurs est une vraie relation de proximité et de confiance. Les résultats sont d'ailleurs très bons : ils obtiennent des notes supérieures à la moyenne académique, au bac, dans les matières concernées. Les enseignants sont également enthousiastes, cette nouvelle façon de travailler les stimule et les pousse aussi à reconsidérer leur façon de travailler en classe. »

« Les enseignants doivent s'emparer des nouvelles technologies »

Jérôme Gaillard, chef d'établissement (école Saint-Martin, Le Mans)



Chef d'établissement en zone d'éducation prioritaire, Jérôme Gaillard est également chargé, au sein de la direction diocésaine de la Sarthe, d'accompagner les équipes enseignantes dans leur appropriation des TICE (technologies de l'information et de la communication pour l'enseignement). Pour lui, le véritable enjeu des nouvelles technologies réside dans le positionnement de l'enseignant bien plus que dans l'outil lui-même.

« Les TICE, au-delà de l'attractivité des outils, présentent des avantages réels en ce qu'elles permettent aux jeunes d'être davantage acteurs de leurs cours et d'acquérir des méthodes de travail (recherche de l'information, vérification des sources, etc.). Cependant, ce n'est pas parce qu'une classe est bien équipée que les élèves auront de meilleurs résultats ! C'est la façon dont les enseignants questionnent leur pratique pédagogique et se positionnent par rapport à ces outils qui va faire la différence. Il faut remettre les outils à leur place d'outil, et les enseignants à leur place de formateurs. »

Apprendre ensemble dans

Conférence à deux voix avec **Guadrin Vogeler**, directrice d'une école pratiquant l'approche du handicap par l'inclusion (Allemagne), et **Sylvain Connac**, formateur, à l'ISFEC (Institut supérieur de formation de l'Enseignement catholique, à Montpellier.

3 questions à... Guadrin Vogeler

Comment fonctionne l'école inclusive que vous dirigez ?

J'ai été élue par un panel de parents, d'enseignants et de personnels non enseignants. Dans les classes officient deux enseignants, un professeur des écoles, plus un éducateur spécialisé pour un maximum de 15 élèves. Ce sont les conditions indispensables au bon fonctionnement de cette structure inclusive. Nous avons jusqu'à 19 élèves par classe, et entre 3 à 6 enfants porteurs d'un handicap. Dans 50 à 70 % des cours, il y a deux enseignants par classe. Ces conditions sont suffisantes, bien que parfois on a besoin de plus de personnel, dans le cas, par exemple, d'enfants atteints du syndrome d'Asperger.

Cette structure inclusive a-t-elle reçu l'adhésion immédiate des enseignants et des parents ou cela a-t-il pris du temps ?

Dès le début, les parents ont adhéré à notre projet, ils ont compris aussi que les classes à effectifs réduits seraient favorables à tous les enfants. Mais nous avons dû convaincre les enseignants : ils n'étaient pas du tout habitués à l'idée de n'être pas les seuls maîtres à bord dans leur classe. Maintenant, ils ne pourraient pas enseigner sans co-animation !

Pourriez-vous nous donner des exemples de l'impact de cette structure inclusive sur l'école et sur les élèves ?

L'école a dû faire face à toutes sortes de besoins. Tout le monde a appris qu'être différent, c'est la normalité. Nous insistons fortement sur l'éducation sans négliger l'instruction. Pour ce qui est de l'organisation de l'école, par exemple, à l'intérieur d'une même classe, les enseignants mènent souvent trois ou quatre niveaux différents en même temps, en s'appuyant sur les élèves aptes à être tuteurs d'élèves en difficulté. De même, les élèves s'auto-évaluent et ce n'est que quand ils estiment être prêts à être évalués qu'ils le demandent à l'enseignant.

Par ailleurs, les élèves apprennent à faire face à l'hétérogénéité. Ce qu'ils découvrent en premier, c'est qu'ils ont des compétences et sont capables d'aider les autres. Ils ont aussi la possibilité de choix entre deux adultes de référence dans la classe au lieu d'un seul habituellement. Ils bénéficient également de bien plus d'attention et de temps d'enseignement supplémentaire.



la même classe ?

3 questions à... Sylvain Connac

Quand on interroge les enfants sur ce sujet du bonheur à l'école, ils parlent immédiatement des copains et copines. Et le bonheur d'apprendre alors, il n'existe pas ?

Je pars souvent du principe qu'à l'école ou au collège, ce qui motive le plus les enfants, ce n'est pas la rencontre avec les savoirs scolaires. Le problème, c'est justement que l'école est organisée selon cette une idée. Il y a donc un énorme malentendu ! Nous sommes quelques-uns à développer des formes de pédagogies qui permettent aux enfants de travailler et d'apprendre en coopérant. Il n'est nullement question de vouloir appauvrir les savoirs, bien évidemment, mais seulement d'offrir aux élèves la possibilité d'apprendre non seulement avec l'enseignant, mais aussi avec les camarades, en s'aidant ou en s'entraidant. C'est ce qu'on appelle alors une pédagogie coopérative.

L'école a-t-elle toujours eu le souci de faire acquérir du savoir vivre ensemble ? Et qu'en est-il à notre époque où l'individualisme semble régner en maître ?

Dans une classe, permettre à des enfants de coopérer autour des savoirs de l'école, c'est leur permettre de développer :

- un intérêt à apprendre, puisque si je ne sais pas encore, je vais pouvoir demander autour de moi, et si je sais, je vais pouvoir utiliser mes connaissances en les transmettant ;
- une prise en compte des différences individuelles, puisqu'elles sont surtout



vécues comme des richesses.

On aboutit donc à un équilibre entre des moments, où c'est le collectif qui compte et d'autres, où c'est chaque élève. Cet équilibre dans le temps scolaire est l'avenir de l'école. C'est ce qu'on appelle aussi la personnalisation des apprentissages.

Scolariser ensemble des enfants dits "normaux" et handicapés, qu'en dites-vous ?

C'est l'idée de l'école "inclusive" qui est ici mise en avant. Elle ne vaut pas que pour les enfants souffrant d'un handicap, mais aussi pour tous ceux qui sont différents, c'est-à-dire tout un chacun ! Son principe est simple : organiser la classe pour éviter toute forme de sélection en mettant tout en œuvre pour permettre à chacun de progresser, de manière dynamique avec les autres personnes présentes. Les enfants les plus autonomes vont donc pouvoir évoluer vers l'excellence. Ceux en difficulté, dans des domaines précis, pourront être accompagnés de manière plus fine sans stigmatisation, parce qu'en même temps, ils auront la possibilité d'exercer leurs talents.

L'autre chemin pour apprendre

Atelier un peu fou avec Philippe Rousseaux,
clown-formateur.

Entretien avec Philippe Rousseaux

Selon vous, dans l'apprentissage, la relation à l'autre est indispensable. Pourquoi ?

Ce qui fait que quelqu'un existe, c'est la relation. C'est le regard de l'autre qui me fait grandir, qui m'élève... Et les enfants sont des élèves...

La relation est indispensable, sans elle il n'y a pas d'apprentissage. Il y a bien sûr les enseignants et les élèves, mais il y a aussi l'amitié, les loisirs, et la détente, sans lesquels il n'y aurait pas d'école non plus. L'étymologie grecque de école, c'est "skholê" dont le sens originel est loisirs, tranquillité.

Avant d'aller vers l'autre, il faut se connaître soi-même ?

Non pas du tout ! C'est l'autre qui me révèle. C'est grâce au rire des autres, par exemple, que l'on se découvre. Sinon, on fonctionnerait en faisant de nous-même une idôle. Le regard affectueux des autres dont on se nourrit les uns les autres est également très important. Si on attendait de se connaître pour aller vers l'autre et apprendre, on serait seul très longtemps...

L'échec est-il nécessaire pour les apprentissages ?

Pendant l'atelier, nous allons beaucoup rire, parce que nous allons beaucoup nous tromper. On ne peut pas apprendre sans être détendu. Et c'est en échouant que l'on apprend. S'empêcher



d'échouer, c'est ne pas se permettre d'apprendre.

Vous êtes clown. Y a-t-il assez d'humour à l'école ?

Je ne pense pas. On se prend trop au sérieux à l'école (et ailleurs). Si l'autre ne pense pas comme moi, alors je deviens agressif. Or l'humour, c'est rire de soi et des autres. Ça n'est pas se moquer. C'est une capacité à relativiser les choses, mêmes négatives. Il ne s'agit pas de "je m'en foutisme", mais il est nécessaire de ne pas se prendre au sérieux. Personne ne détient la vérité, et nous ne sommes pas parfaits. Croire cela crée de la violence. La violence à l'école provient du sérieux. L'humour nécessite de prendre du recul par rapport à soi-même, une intelligence de la situation et pas de dramatisation.

Comment les parents, les adultes, peuvent-ils accompagner les enfants ?

En n'ayant pas peur pour eux, sinon c'est foutu. La peur que l'on projette sur l'enfant ne sert à rien. Et la confiance doit s'accorder sans que certains critères soient remplis. Les adultes doivent

donner leur confiance qui fera que tout se passera bien et permettra à l'enfant d'aller loin.

Par ailleurs, les adultes doivent faire attention à ne pas être trop méfiants les uns envers les autres.



Le titre de votre atelier est "L'autre chemin pour apprendre". Il s'agit de l'autre "autrui" ou d'un chemin différent pour apprendre ?

Les deux. Autrui est un chemin vers l'apprentissage et il nous montre souvent un chemin différent vers le savoir.

Retrouvez tous les temps forts du XVII^e congrès de l'Apel sur notre site et notre page Facebook

• Photos, vidéos, interviews des intervenants du congrès...

À partir du 5 juin, retrouver les meilleurs moments de notre congrès de Clermont-Ferrand sur notre site.

• Téléchargez en PDF le guide du congrès 2012

Inventons l'école de demain qui présente, entre autres, six expériences innovantes mises en place dans des établissements de l'Enseignement catholique.

• À télécharger également le tiré-à-part du Charl'Infos

pour retrouver les interviews des intervenants aux forums.

Pour cela, une seule adresse : <http://www.apel.fr/xviii-congres-de-lapel.html> ou scannez le QR code ci-dessous à l'aide de votre smartphone*.

• Et pendant tout le temps du congrès, suivez-nous sur Facebook :

des photos seront régulièrement mises en ligne et vous pourrez également réagir aux ateliers auxquels vous avez participé ou bien poser vos questions.



• Si vous n'êtes pas déjà fan de notre page, inscrivez-vous !

Vous recevrez les infos en direct sur votre profil. Pour cela, rendez-vous sur www.facebook.com/associationApel ou scannez le QR code ci-dessous à l'aide de votre smartphone*.



* application disponible sur les plates-formes de téléchargement.

Pour aller plus loin

À lire

Faut-il encore apprendre ? Sandra Enlart, Olivier Charbonnier. Dunod, 2010

L'enfant au risque du virtuel. Serge Tisseron. Dunod, 2012

Comment le numérique transforme les lieux de savoirs : le numérique au service du bien commun et de l'accès au savoir pour tous. Bruno Devauchelle. FYP Editions, 2012

J'aide mon enfant à mieux apprendre, Bruno Hourst, ed. Eyrollesn

Un cerveau pour apprendre. David Sousa. Chenelière éducation, 2009

Au bon plaisir d'apprendre, Bruno Hourst. InterEditions, 2008

J'suis pas motivé, je fais pas exprès ! Brigitte Prot. L'Harmattan, 2010

Transformer la violence des élèves : Cerveau, Motivations et Apprentissage, Daniel Favre. Dunod, 2008

Cessons de démotiver les élèves : 18 clés pour favoriser l'apprentissage, Daniel Favre. Dunod, 2010

Sur Internet

<http://www.ecolenumeriquepourtous.fr/>

<http://www.flash-conferences.com/Retz2010/> (Le numérique va-t-il bouleverser les pratiques pédagogiques – forum Retz Sciences humaines, 10 mars 2010)

<http://www.cndp.fr/agence-usages-tice/index.htm> (Agence des usages TICE)

<http://www.missionfourgous-tice.fr/> (Rapport Fourgous)

